

RETOURS A OUAGADOUGOU DES « DIASPOS » ET EXPERIENCES DES ESPACES A RISQUE

Jérémie POGOROWA

*Faculté des Langues, Lettres, Art, Sciences Humaines et Sociales
(FLASHS)*

Département de Philosophie

Université Saint Thomas d'Aquin (USTA)

Ouagadougou/Burkina Faso

pogorowa.jp@gmail.com

Résumé

Cette étude analyse les trajectoires de jeunes descendants de migrants burkinabè, majoritairement nés en Côte d'Ivoire, ayant fréquenté avant leur retour à Ouagadougou des espaces stigmatisés comme la rue ou la gare. À partir d'une enquête ethnographique (2016-2019) combinant 99 entretiens dont un suivi longitudinal de douze jeunes hommes, l'approche croise anthropologie de l'espace et sociologie de la déviance. Les résultats montrent que la fréquentation d'espaces à risque ne mène pas nécessairement à l'exclusion : elle peut aussi devenir une ressource d'autonomisation et de recomposition identitaire, permettant aux jeunes de se repositionner dans le tissu social urbain.

Mots-clés : *Retour à Ouagadougou, espaces à risque, construction identitaire, Burkina Faso, Côte d'Ivoire.*

Abstract

This study examines the trajectories of young descendants of Burkinabè migrants, mostly born in Côte d'Ivoire, who frequented stigmatized spaces such as the street or the bus station before returning to Ouagadougou. Based on an ethnographic study conducted between 2016 and 2019, combining 99 interviews, including a longitudinal follow-up of twelve young men, the approach combines the anthropology of space and the sociology of deviance. The findings show that frequenting risky spaces does not necessarily lead to social exclusion: it can also serve as a resource for empowerment and identity reconstruction, enabling young people to reposition themselves within the urban social fabric.

Keywords: *Return to Ouagadougou, risky spaces, identity construction, Burkina Faso, Côte d'Ivoire.*

Introduction

Les mobilités intra-africaines, longtemps marginalisées dans les études migratoires, révèlent des dynamiques complexes de circulation, de rupture et de recomposition identitaire. Au Burkina Faso, le retour de jeunes Burkinabè nés en Côte d'Ivoire — communément appelés « diaspos » — constitue un phénomène social significatif, marqué par des tensions entre héritage migratoire, quête d'appartenance et confrontation à des espaces urbains perçus comme à risque. Ces jeunes, souvent socialisés dans des contextes ivoiriens, doivent négocier leur réinscription dans un environnement qui leur est en partie nouveau (J. Mazzocchi, 2009, 2014 ; F. Boyer et E. Lanoue, 2009 ; M. Zongo, 2010 ; F. Boyer, 2016 ; J. Pogorowa, 2020).

L'analyse des trajectoires de ces « diaspos » permet de mieux comprendre les logiques de réinsertion sociale dans un contexte post-migratoire africain. Elle interroge également la manière dont certains lieux — la rue, la gare, les bandes de dealers — deviennent des espaces ambivalents, à la fois stigmatisés et porteurs de ressources identitaires. En mettant en lumière les stratégies développées par ces jeunes pour se repositionner dans le tissu social urbain ouagalais, cette étude contribue à renouveler les approches sur les usages sociaux de l'espace et les processus de construction identitaire.

Cette recherche s'appuie sur deux cadres conceptuels complémentaires. D'une part, l'anthropologie de l'espace comme construction sociale permet de montrer que l'espace n'est pas seulement un lieu physique (M. Segaud, 2012 ; F. Guérin-Pace, 2006 ; R. de Villanova, 2007) ; il est produit et investi par des pratiques, des symboles et des interactions sociales. Cette perspective éclaire la manière dont les jeunes réinterprètent des lieux stigmatisés (rue, gare, bandes de dealers)

comme espaces d'apprentissage, de sociabilité ou d'émancipation, et comment ils se les réapproprient après leur retour à Ouagadougou. D'autre part, la sociologie de la déviance montre que les pratiques déviantes ou à risque ne constituent pas uniquement des ruptures sociales (H. S. Becker, 1985 ; C. L. Maxson *et al.*, 1998 ; S. Hamel *et al.*, 1998 ; E. de Latour, 2001, 2003) ; elles peuvent aussi représenter des étapes formatrices, réorganisant les réseaux de soutien et façonnant la perception de soi.

L'objectif principal de cette recherche est d'analyser comment ces jeunes mobilisent leurs expériences dans des espaces à risque pour se redéfinir et se réinscrire socialement à Ouagadougou. Deux hypothèses structurent l'analyse : la première suppose que les espaces à risque ne sont pas seulement des lieux de marginalité, mais peuvent devenir des vecteurs de résilience et d'émancipation ; la seconde postule que le retour à Ouagadougou, bien qu'imposé ou contraint, peut être réinvesti comme une opportunité de recomposition identitaire et sociale.

Méthodologie

Cette étude s'inscrit dans une enquête ethnographique plus vaste, menée entre 2016 et 2019 dans le cadre d'une thèse de doctorat consacrée aux stratégies de réinscription sociale des descendants de migrants burkinabè revenus de Côte d'Ivoire. Le choix d'une approche ethnographique s'est imposé afin de saisir, au plus près des acteurs, les dynamiques de sens, les pratiques quotidiennes et les trajectoires de vie de jeunes ayant connu des situations de marginalité dans des espaces perçus comme à risque. L'ethnographie permet non seulement de recueillir des données fines sur leurs représentations et leurs logiques d'action, mais aussi d'observer les interactions et les contextes sociaux dans lesquels ces logiques s'élaborent. Elle offre ainsi

une compréhension nuancée des processus de réinscription sociale dans des environnements marqués par la stigmatisation.

Le terrain de recherche s'est initialement appuyé sur 99 entretiens semi-directifs réalisés à Ouagadougou auprès de descendants de migrants burkinabè revenus de Côte d'Ivoire entre 2010 et 2019, tous inscrits à l'université Joseph Ki-Zerbo. Ces entretiens ont porté sur les parcours migratoires, les expériences scolaires, les relations familiales ainsi que sur les sociabilités passées et présentes.

À partir de ce corpus, une sous-catégorie de douze jeunes hommes ayant fréquenté en Côte d'Ivoire des lieux socialement identifiés comme à risque (rue, gare, bandes de dealers) a été sélectionnée pour un suivi longitudinal sur trois ans. Ce dispositif visait à documenter l'évolution de leurs trajectoires, leurs stratégies de repositionnement social et leur rapport à l'espace après leur retour à Ouagadougou. Les rencontres annuelles, organisées dans des lieux choisis par les participants eux-mêmes, ont permis de diversifier les contextes d'énonciation et de favoriser l'expression d'éléments souvent tus lors des premiers entretiens. Ce protocole a ainsi contribué à enrichir la compréhension des dynamiques de transformation identitaire et sociale à l'œuvre. Le suivi longitudinal poursuivait un double objectif : d'une part, analyser comment les jeunes mobilisent ou réinterprètent leurs expériences passées dans leur processus de réinscription sociale ; d'autre part, identifier les continuités et les ruptures dans leurs pratiques, leurs représentations et leurs appartenances au fil du temps.

Enfin, l'articulation entre récits biographiques et analyse spatiale — entendue ici au sens de l'anthropologie de l'espace — a permis de dépasser une lecture statique des lieux. Ces derniers sont envisagés comme des constructions sociales et symboliques, génératrices de relations, de ressources et de contraintes. Ce choix méthodologique se distingue par sa capacité à rendre compte de la complexité et de l'ambivalence

des expériences vécues dans des espaces socialement stigmatisés, tout en mettant en lumière leur rôle potentiel dans la formation de compétences mobilisables pour la réinsertion sociale.

1. Complexité des expériences juvéniles dans des espaces socialement stigmatisés

1. 1. La « liane du désert » ou le parcours d'un ancien dealer

Haro (27 ans, étudiant en L2 de mathématiques), qui se surnomme lui-même « la liane du désert », emprunte ce nom au roman *Adama ou la force des choses* de l'écrivain burkinabè Pierre Claver Ilboudo. « Je suis la liane du désert, lorsqu'il n'y a pas d'arbre pour que je m'adosse, je me confie à Dieu », explique-t-il¹. La liane, plante grimpante à tige souple, s'élève en s'appuyant sur d'autres arbres ; privée de support, elle reste au sol. Imaginer une liane dans un désert, c'est donc l'imaginer sans appui. Haro relit ainsi sa propre histoire à travers la métaphore proposée par ce roman.

Après la mort de son père en 2002 et le retour de sa mère au Burkina Faso, alors qu'il n'a que dix ans, Haro se retrouve livré à lui-même en Côte d'Ivoire. La présence de sa grande sœur, avec qui il vit, ne compense pas l'absence d'autorité parentale. Il confie avoir manqué d'éducation familiale. Son récit met en lumière le lien entre ce déficit d'éducation et son intégration à un réseau de dealers. L'absence ou la séparation des parents compromet souvent une socialisation familiale réussie. Comme le soulignent C.-L. Maxson et ses collègues (1998) dans leurs travaux sur les jeunes affiliés aux gangs, l'absence de contrôle parental a pu constituer, pour Haro, un facteur déterminant dans sa dérive vers la consommation puis la vente de drogue : « Je n'ai pas grandi en réalité en famille [...] ».

¹ Entretien réalisé le 12 janvier 2018 à Ouagadougou.

Et c'est ce que je regrette beaucoup aujourd'hui dans ma vie, parce que je n'ai pas trop grandi dans ma famille », confie-t-il². Dans ses récits, Haro évoque ses parents presque toujours en termes de manque affectif ou de besoin familial. Pourtant, il a suivi un parcours scolaire régulier jusqu'en classe de première. Si les conditions scolaires semblaient réunies pour sa réussite, celle-ci dépendait aussi de l'environnement familial et social dans lequel il évoluait.

Après de nombreuses escapades scolaires, Haro rencontre des bandes d'amis. Selon l'étude de S. Hamel et ses collègues (1998), la plupart des jeunes entrent en contact avec des bandes dès la fin de l'école primaire. Dès la sixième, Haro rejoint un groupe dont il dénonce aujourd'hui l'influence négative sur son parcours : « Lorsque je suis arrivé en sixième, j'étais avec des amis. Tous les deux ont arrêté [l'école]. Il y en a un qui a volé de l'argent et ses parents ont mis fin à son parcours. Il faut dire que lorsqu'on était petit, on n'a pas eu une vie facile »³.

Les recherches montrent que les bandes constituent des espaces de sociabilité et de construction de soi, souvent en compensation d'un déficit familial. Dans ce contexte, les amis de Haro ont été le lien qui l'a conduit vers le milieu de la drogue. L'appartenance à une bande se nourrit du partage d'expériences et de difficultés communes. Haro commence à consommer la drogue avec son camarade de classe, Boukary, avant de rencontrer son cousin — un dealer évadé de prison — avec qui il s'engage dans la vente et la consommation de stupéfiants. Ensemble, ils forment « une communauté dont les solidarités sont fluctuantes selon les situations et les intérêts personnels des uns ou des autres » (E. de Latour, 2003, p. 176). Haro privilégie alors « l'argent facile » et dédaigne « ce qui fait couler la sueur ».

² Entretien réalisé le 3 février 2019 à Ouagadougou.

³ Entretien réalisé le 12 janvier 2018 à Ouagadougou.

Relisant son parcours depuis Ouagadougou, Haro estime avoir échappé au pire : « J'ai esquivé beaucoup de choses. Sinon je pouvais faire partie des gangs, je pouvais adopter toutes sortes de comportements, puisque j'ai connu des braqueurs, des brouteurs, des arnaqueurs », raconte-t-il⁴. Avant leur arrestation, lui et son cousin avaient mis en place, dans leur logement commun, des formes d'auto-contrôle et des stratégies de repli en cas de visite inopinée. C'est à partir de cet épisode que l'on peut comprendre comment Haro a cessé toute consommation de drogue à sa sortie de prison. Comme le souligne H.-S. Becker (1985, p. 54), être arrêté par la police et stigmatisé comme déviant a des effets majeurs sur la participation à la vie sociale et sur l'évolution de l'image de soi. L'expérience carcérale a profondément marqué Haro, au point qu'il cherche désormais à se démarquer de son cousin. Les termes sévères qu'il emploie à son égard traduisent un dégoût tant pour l'incarcération que pour les réactions qu'elle suscite dans l'entourage. Il le décrit comme « quelqu'un qui a pratiquement passé toute sa vie en prison » et le qualifie de « voyou » : « un voyou, ça ne s'arrête pas, mais simplement, ça marque une pause, puis ça reprend »⁵. Son cousin, évadé de la Maison d'arrêt et de correction d'Abidjan (MACA) durant la crise post-électorale de 2010-2011, avait aussitôt repris la consommation et la vente de drogue. Fugitif se croyant libre, il restait néanmoins exposé à une arrestation. C'est ainsi qu'un matin, la police anti-drogue les a interpellés et incarcérés.

L'expérience carcérale et ses répercussions sociales ont joué chez Haro un rôle clé dans l'arrêt de la consommation de drogue. Le renforcement du contrôle familial et la menace de suppression du soutien financier ont également freiné cette trajectoire. Haro a mesuré l'impact du jugement porté par son oncle et par son entourage, tant sur son image de soi que sur son

⁴ Entretien réalisé le 3 février 2019 à Ouagadougou.

⁵ Entretien réalisé le 3 février 2019 à Ouagadougou.

statut d'étudiant à Ouagadougou. En effet, « les individus limitent leur consommation en fonction de l'intensité de leur crainte, justifiée ou non, que des non-fumeurs dont l'opinion leur importe découvrent qu'ils prennent de la drogue et les sanctionnent » (H.-S. Becker, 1985, p. 96). Comme l'observent C. Attias-Donfut et ses collègues (2011, p. 13), dans les relations entre jeunes et parents, face à des comportements déviants, l'aspect punitif tend souvent à primer sur l'aspect éducatif ou l'accompagnement, rejoignant ainsi une conception traditionnelle de la justice en Afrique, plus axée sur la répression que sur la réparation.

Le retour au pays d'origine apparaît, dans le cas de Haro, comme un levier pour mettre fin à la consommation et à la vente de drogue. Pour certains jeunes, ce retour forcé se vit comme une épreuve douloureuse, révélant l'écart entre leurs aspirations en Côte d'Ivoire et les opportunités offertes par le pays d'origine de leurs parents. La plupart affirment avoir beaucoup appris durant leur séjour à Ouagadougou, qui, malgré les ruptures imposées par le retour, leur a permis de relire et de réévaluer leurs expériences migratoires passées.

De retour à Ouagadougou, l'université devient pour Haro un espace de rupture avec ses pratiques de dealer. Lieu de transmission de valeurs universelles, elle offre un cadre très différent de celui qu'il connaissait en Côte d'Ivoire. Séparé de sa bande et disposant de peu de ressources, Haro, qui dédaignait les petits boulots en Côte d'Ivoire, se résout au commerce ambulancier pour subvenir à ses besoins sur le campus. Ses camarades, issus d'horizons variés et porteurs d'expériences diverses, partagent le même objectif : réussir leurs études. Ensemble, ils échangent sur leurs difficultés et recherchent collectivement des solutions. Pour Haro, ce changement de cadre de vie et d'habitudes s'accompagne d'une nécessité de se repenser autrement.

Dans une aventure similaire, quoique à un degré différent, Madou (25 ans, étudiant en L1 d'histoire) a lui aussi connu un parcours complexe. Arrivé au Burkina en novembre 2017, il avait jusque-là suivi en Côte d'Ivoire une scolarité régulière, interrompue en classe de première lorsqu'il est entré dans ce qu'il appelle « la tendance » : la fréquentation de bandes d'amis dont l'influence l'a progressivement éloigné de la vie scolaire et familiale. Dans ses récits, Madou évoque sans détour les relations conflictuelles qu'il entretenait avec ses parents. Pendant deux ans, coupé de tout cadre scolaire et en lien distendu, mais non rompu, avec sa famille, il a vécu sans lieu fixe : « C'est dans la rue que je tournais, à Abidjan même, je tournais à travers les communes. C'est l'histoire de la jeunesse », explique-t-il⁶. Comme l'a analysé E. de Latour (2001, p. 153), « la rue donne, au premier abord, une image de liberté [...]. Elle fait envie comme l'offre d'une vie nouvelle, apparemment sans contrainte, liée à la fête et au plaisir, à la solidarité utopiquement reconstituée ». Pourtant, après ces deux années de suspension, Madou reprend ses études avec détermination ; son succès au baccalauréat marque un nouveau départ, amorcé depuis le pays d'origine. Dans cette même dynamique, bien que selon des modalités différentes, s'inscrivent d'autres jeunes ayant « fréquenté la gare ».

1. 2. La « gare » comme espace d'autonomisation et d'émancipation de soi

Pour expliquer ses multiples appartenances et le leadership qu'il revendique sur le campus de Ouagadougou, Justin (29 ans, titulaire d'une maîtrise en droit) aime rappeler un épisode marquant de sa vie : « De la sixième à la terminale, je fréquentais la gare » à Abidjan⁷. Un « enfant de la gare » peut travailler pour plusieurs chauffeurs à la fois, en s'engageant à

⁶ Entretien réalisé le 14 janvier 2018 à Ouagadougou.

⁷ Entretien réalisé le 27 janvier 2017 à Ouagadougou.

leur trouver des passagers et à transporter leurs bagages. Sa rémunération dépend de ce qu'il parvient à mobiliser. Selon Justin, cette activité lui a permis d'acquérir une véritable autonomie financière, avec un revenu mensuel estimé à 150 000 FCFA (environ 230 €).

À la gare, son territoire, Justin défend son exemplarité : « Je fréquentais la gare, mais je n'ai jamais fumé, ni bu d'alcool »⁸. La gare est un espace où le contrôle familial et les normes sociales semblent absents ; l'adolescent y est livré à lui-même, exposé aux risques et à l'influence des pairs. Justin décrit cet endroit comme « un lieu où nul n'a peur de l'autre »⁹, formule traduisant l'absence de règles et de sécurité. L'enfant qui la fréquente est sans protection. Comme la rue, la gare n'appartient à personne ; elle appartient à tous. On doit y être fort pour assurer sa propre sécurité et sa propre éducation. Tout en poursuivant sa scolarité, Justin passait ses journées à la gare. Ainsi, lorsqu'il a annoncé son admission au baccalauréat à ses camarades de ce milieu, ceux-ci ont eu du mal à le croire : pour eux, un jeune qui « fait la gare » ne va pas à l'école. Dans leur perception, la gare et l'école sont deux univers opposés.

Pour affirmer son émancipation, Justin s'était aussi forgé un signe distinctif : « Je laissais pousser mes cheveux et on me reconnaissait pour ça »¹⁰. Dans certains milieux, comme l'école ou la famille, cette apparence pouvait être perçue comme provocatrice. Mais il a maintenu ce marqueur, symbole de liberté et d'affirmation de soi. Ses cheveux étaient devenus sa signature, une revendication identitaire et l'expression d'une appartenance à un espace hors normes, échappant au contrôle social.

Diallo (25 ans, étudiant en L1 de mathématiques) et Koanda (24 ans, étudiant en L1 de philosophie) ont également « fait la gare ». Leurs expériences montrent que le premier acte d'émancipation ne consiste pas forcément à quitter le domicile

⁸ Entretien réalisé le 10 janvier 2018 à Ouagadougou.

⁹ Entretien réalisé le 27 janvier 2017 à Ouagadougou.

¹⁰ Entretien réalisé le 27 janvier 2017 à Ouagadougou.

familial, mais plutôt à disposer de ressources financières permettant de vivre hors du contrôle parental. Vivre chez ses parents tout en ayant une indépendance financière modifie profondément les rapports avec eux et avec la fratrie. À l'inverse, quitter la maison tout en restant dépendant de ses parents place le jeune dans une situation inconfortable (M. Bozon et C. Villeneuve-Gokalp, 1994, p. 1552).

Pour Diallo, Justin et Koanda, le retour à Ouagadougou a entraîné une (re)dépendance financière dont ils s'étaient affranchis dès le lycée grâce à la gare. Koanda regrette que les pratiques acquises en Côte d'Ivoire ne soient pas transposables : « Quand je suis arrivé au Burkina, l'ambiance avait changé ; il n'y avait plus les petits boulots qu'on faisait en Côte d'Ivoire. On était déjà autonomes là-bas, et ici, il faut encore dépendre des parents »¹¹. Cette dépendance est mal vécue : « C'est en arrivant au Burkina que j'ai commencé à demander de l'argent à mes parents. En Côte d'Ivoire, j'étais toujours indépendant », explique Diallo¹². Il avait même tenté de convaincre son père de renoncer au retour, arguant que, en restant en Côte d'Ivoire, il pouvait continuer à utiliser les ressources de la gare pour financer ses études et celles de ses petits frères. Depuis le collège, il assurait lui-même ses frais scolaires grâce à son travail.

2. Ambivalence des espaces à risque et des constructions identitaires

2. 1. Des espaces à risque : entre stigmatisation et valorisation

Les lieux tels que la rue, la gare ou les bandes de dealers sont généralement perçus comme des espaces dangereux. Pourtant, les jeunes « diaspos » interrogés révèlent une lecture

¹¹ Entretien réalisé le 20 janvier 2019 à Ouagadougou.

¹² Entretien réalisé le 15 janvier 2019 à Ouagadougou.

plus nuancée. La gare, par exemple, est décrite comme un lieu d'apprentissage de l'autonomie, de socialisation et de construction de soi. À l'inverse, la rue et les bandes de dealers sont souvent associées à des ruptures sociales, à la violence et à l'isolement. Si l'attachement à la gare est valorisé par ceux qui en ont fait l'expérience, le souvenir de la rue et des bandes de dealers rappelle plutôt les risques encourus. Cette ambivalence montre que les espaces à risque ne sont pas homogènes : certains peuvent être réappropriés comme des ressources identitaires. Haro, ancien dealer, reconstruit ainsi son parcours après une incarcération, valorisant son expérience comme moteur de changement.

Le retour à Ouagadougou est vécu à la fois comme une rupture et comme une opportunité de recomposition identitaire. Ces jeunes mobilisent leur « patrimoine géographique » — souvenirs, récits, pratiques — pour se réinscrire dans l'espace urbain ouagalais. Cette réinvention de l'appartenance spatiale passe par la redéfinition des lieux fréquentés, la création de nouveaux repères et la revendication d'une identité migratoire assumée.

La plupart des pratiques déviantes analysées trouvent leur terrain commun dans la ville, plus spécifiquement à Abidjan. Selon E. de Latour (2001, p. 153), ces jeunes citadins « grandissent avec la télévision, les vidéo-clubs, les transports en commun, les bars, la publicité [...]. Tous ont plus ou moins été scolarisés ». Selon leurs rencontres et expériences, certains cherchent à prendre leur destin en main : « Des jeunes qui ne parviennent pas à trouver une place dans une société où ils se sentent étouffés, diminués, anonymes, créent un espace – le ghetto – où ils vont se réfugier pour affirmer leur singularité face aux déterminismes environnants » (Ibid., p. 151).

Leurs appartenances spatiales ou territoriales jouent un rôle central dans leurs parcours. Chaque trajectoire est associée à des lieux aux significations diverses : gare, rue, bande de

dealers. L'ensemble constitue un « patrimoine identitaire géographique » mobilisable selon les contextes (F. Guérin-Pace, 2006). Si certains jeunes valorisent la situation familiale ou l'origine sociale de leurs parents, d'autres se définissent par leur appartenance à des espaces fréquentés, souvent éloignés de la famille et de l'école (R. de Villanova, 2007).

Certaines appartenances spatiales relèvent à la fois de l'identification et de l'appropriation : « J'ai fait la gare » ou « j'ai fréquenté la rue ». Ces expressions traduisent le rôle de ces espaces dans la construction de soi : « On s'approprie l'espace pour exercer sur lui une maîtrise, un contrôle, un certain pouvoir ; on se l'approprie aussi face aux autres, en affirmant que cet espace est le sien ; l'appropriation est donc liée à la territorialité » (M. Segaud, 2012, p. 72). Inversement, l'individu est aussi façonné par l'espace et marqué par le territoire fréquenté. Des lieux comme la bande de dealers permettent de comprendre comment l'individu se redéfinit (F. Guérin-Pace, 2006, p. 102) : dire par où l'on est passé, nommer les lieux traversés auxquels est attachée une part de son histoire personnelle. L'appropriation d'un espace désigne « l'ensemble des pratiques qui confèrent à un espace limité les qualités d'un lieu personnel ou collectif » (M. Segaud, 2012, p. 73).

L'arrivée à Ouagadougou marque à la fois une rupture et une continuité avec ces lieux antérieurement fréquentés. Pour certains, cette rupture avait commencé avant même le retour : Haro, Madou et Abdou avaient déjà renoué avec l'école et la famille, ce qui leur a permis de réussir le bac et de venir poursuivre leurs études supérieures à Ouagadougou. En revanche, ceux qui fréquentaient la gare y sont restés jusqu'au départ pour Ouagadougou. Pour ces derniers, l'appartenance à ce territoire ouvert reste valorisée. L'appropriation de l'espace repose sur une « symbolisation de la vie sociale » (M. Segaud, 2012). L'absence de la « vie de la gare », dont ils ont fait

l'expérience, influence leur parcours et leur séjour à Ouagadougou, souvent vécu comme un manque.

Leurs apprentissages à la gare les avaient façonnés : la gare était leur territoire. Bien que souvent perçue par les parents comme un lieu dangereux, elle se révèle aussi comme un cadre d'apprentissage de la responsabilisation et de l'autonomie. L'absence de normes explicites y impose un auto-contrôle et une auto-régulation. Pour ces jeunes, c'était une véritable « école de la vie », offrant une somme d'expériences que l'école institutionnelle ne proposait pas. « Faire la gare » tout en s'abstenant de fumer ou de consommer l'alcool relevait déjà de la maîtrise de soi, selon Justin. Ce processus de subjectivation lui permet de dépasser l'identité d'« enfant de la gare » assignée, d'occuper d'autres places que celles prévues par son origine sociale et de développer de nouvelles identités. Justin renoue avec une trajectoire scolaire ascendante, ouvrant la perspective d'une réussite sociale espérée.

Les récits soulignent l'attachement de ces jeunes à certains espaces, mais aussi la différence qu'ils perçoivent entre la Côte d'Ivoire et le Burkina Faso, entre « là-bas » et « ici ». Les trajectoires de Haro, Abdou et Madou montrent qu'il n'existe pas de « bons » ou de « mauvais » espaces fréquentés, mais des lieux traversés de contradictions, de détours, de ruptures suivies de rétablissements (V. Hélandot, 2006). La construction de soi se nourrit de ces cheminements contrastés, permettant à l'individu de se redéfinir. Fréquenter la rue ou appartenir à une bande de dealers ne peut être vu uniquement comme une transgression des normes scolaires ou familiales. Ces lieux, loin d'être seulement dangereux, sont aussi des espaces d'apprentissage et de construction identitaire. Ruptures et rétablissements des liens familiaux, décrochages et reprises scolaires : ces détours font partie des trajectoires non linéaires des jeunes et façonnent leur perception des réalités sociales et

universitaires à Ouagadougou (C. Bidart, 2006 ; A. Jellab, 2013).

Les lieux traversés (rue, gare, bande de dealers) font partie intégrante de leurs apprentissages et trajectoires. Ces appartenances territoriales ne doivent pas être interprétées uniquement à travers la rupture et le retour à l'école, mais aussi comme des espaces de révélation de soi. Comme le note E. de Latour (2001, p. 165), l'appartenance à une bande de dealers peut apparaître comme un lieu de « resocialisation », une « seconde famille » où « chacun trouve un soutien moral » absent du foyer.

2.2 Stratégies de distinction et d'identification sociales

Les jeunes ayant fréquenté des espaces à risque ont développé des stratégies complexes tout au long de leur parcours. Ils continuent d'en élaborer pour se repositionner dans leur nouvel environnement urbain ouagalais. D'un côté, ils construisent des logiques de distinction et d'identification vis-à-vis de leur famille, en adoptant des codes juvéniles et urbains propres à eux. De l'autre, ils s'identifient à certains groupes de jeunes partageant des expériences similaires, tout en se distinguant d'autres sur la base de leur engagement ou de leur attitude. Les récits de vie révèlent que cette double posture — distinction et identification sociales — se maintient tout au long de leurs parcours. Chez Haro, par exemple, cette ambivalence s'exprime parfois par une démarcation vis-à-vis de sa famille et de ses pairs revenus, comme lui, de Côte d'Ivoire — une distinction sociale — et parfois par une identification à sa famille et à ses pairs par solidarité. Ces deux postures s'entrelacent dans ses positionnements et reflètent les situations vécues par lui et ses camarades.

Pour tous les jeunes enquêtés, la logique de distinction s'exprime d'abord dans la relation à la famille. La fréquentation de lieux perçus comme des espaces à risque les conduit à prendre

de la distance par rapport à leur entourage familial, non seulement pour éviter tout contrôle, mais aussi pour affirmer et produire leur différence. En retour, la famille, percevant ces lieux comme stigmatisés, entretient elle-même une certaine distance vis-à-vis des jeunes considérés comme déviants. Cela repose sur des représentations normatives établies par la famille : un comportement n'est considéré comme déviant que par rapport à une norme sociale. Ainsi, certains individus sont étiquetés comme déviants et leurs comportements sont interprétés en fonction de cet étiquetage (H.-S. Becker, 1985). Pourtant, la fréquentation de bandes de dealers et l'expérience de la rue mettent aussi en cause le contrôle familial. Comme le souligne Becker (1985, p. 83), « il faut une défaillance des contrôles sociaux qui tendent habituellement à maintenir les comportements en conformité avec les normes et les valeurs fondamentales de la société pour qu'apparaisse un comportement déviant ».

L'ambivalence du rapport entre famille et jeunes perçus comme déviants se manifeste également dans la délimitation de l'espace social entre soi et la famille. Délimiter socialement un espace, selon M. Segaud (2012, p. 126), « c'est situer l'individu par rapport au reste du monde, introduire un intérieur par rapport à un extérieur ». Cela entraîne un renversement de valeurs : l'espace familial, autrefois intérieur, devient extérieur, tandis que la rue ou la gare, initialement extérieure, devient un espace social intérieur.

La fréquentation de lieux tenus secrets vis-à-vis de la famille constitue également une forme d'émancipation. Les parcours de Madou et de Haro, bien que différents, présentent des similitudes en ce sens. On observe chez eux une rupture avec la famille, mais une rupture qui n'est jamais totale, car elle laisse toujours une porte ouverte à un possible retour : « Je gardais seulement le contact avec ma famille, mais je ne vivais plus avec

eux », explique Madou¹³. Le va-et-vient entre l'espace familial et d'autres lieux privés est généralement tenu secret. Les représentations sociales telles que « jeunes en rupture » ou « enfants de la rue » suggèrent souvent un abandon total du milieu familial. Pourtant, les expériences de Madou et Haro montrent que la dislocation complète est rare. Même si l'entourage familial rejette généralement les activités liées à la drogue, les parents de Haro conservent l'espoir et mobilisent des ressources pour obtenir sa sortie de prison et sa réinscription à l'école. De même, le père de Madou continue de croire en lui, le conseille et finance sa reprise scolaire. Comme le note E. de Latour (2003, p. 176), « les relations avec la famille, continues ou discontinues en termes de présence physique, restent présentes dans l'esprit des jeunes déviants ». Ce va-et-vient entre distinction sociale et identification familiale illustre la réflexion de M. Graber (2013, p. 60) : « L'individu est toujours dans un double mouvement : il est à la recherche d'une similitude avec l'autre [...] et, en même temps, il revendique une place spécifique ; par là même, il tend à se différencier ».

Les récits révèlent par ailleurs l'ambivalence des rapports avec les pairs. Les jeunes ayant connu des parcours déviants se tiennent souvent à distance des cadres militants scolaires, préférant d'autres groupes d'appartenance plus informels. Ils créent ainsi une distinction sociale vis-à-vis de certains, tout en développant une identification à d'autres. Ni membres de syndicats scolaires ou d'associations étudiantes, ils évitent tout engagement qui pourrait les relier à ces organisations. Cette posture, construite dès le lycée, perdure souvent durant les premières années universitaires à Ouagadougou.

La logique d'identification à d'autres groupes d'appartenance constitue un moyen de se repositionner socialement. Haro, Madou, Abdou, Justin, Diallo et Koanda

¹³ Entretien réalisé le 23 janvier 2018 à Ouagadougou.

mobilisent cette logique avec leurs pairs revenus de Côte d'Ivoire pour se réinscrire socialement. Ils expriment leur solidarité et leur soutien envers ceux qui connaissent la même « galère » à Ouagadougou. Cette origine sociale partagée leur permet de mobiliser les réseaux et les solidarités indispensables à leur vie dans la ville. Ces cercles relationnels évoluent avec le temps, se diversifiant en plusieurs réseaux d'identification, contribuant à réorganiser et restructurer la vie sociale des jeunes dans l'environnement urbain ouagalais (P. Antoine, 1990).

Conclusion

Les lieux perçus comme espaces à risque — rue, gare, bandes de dealers — n'ont pas tous le même impact sur l'individu. Le risque y est vécu différemment selon le lieu, mais ces espaces ont en commun de pouvoir distendre, voire rompre temporairement, le lien avec la famille et l'école, tout en favorisant l'identification à d'autres environnements. Cependant, leur fréquentation ne conduit pas systématiquement à un point de non-retour. Souvent jugés dangereux en raison de l'identité attribuée à leurs usagers, ces lieux peuvent paradoxalement se révéler être des espaces de construction de soi et d'émancipation.

L'absence de normes explicites et de sécurité, notamment à la gare ou dans la rue, expose les jeunes mais les incite également à l'auto-contrôle, à la prise en charge de soi et parfois au développement d'une réelle autonomie économique. Chez ceux issus de la rue ou des bandes, la prise de conscience des risques a souvent favorisé un ressaisissement et un nouveau départ. Les dimensions constitutives de ces espaces — ouvert/fermé, dedans/dehors, visible/secret, permis/défendu — participent à la construction identitaire et constituent un capital d'expériences mobilisable dans d'autres contextes sociaux.

Ces résultats offrent un éclairage précieux pour les acteurs sociaux, éducatifs et institutionnels. Ils invitent à dépasser une approche uniquement répressive des pratiques juvéniles associées à la rue ou à la gare, en reconnaissant la fonction formatrice et socialisatrice que ces espaces peuvent jouer. Ils suggèrent ainsi des pistes pour concevoir des dispositifs d'accompagnement mieux adaptés, capables de transformer les compétences, savoir-faire et capacités d'adaptation développés dans ces milieux en leviers d'intégration sociale, universitaire et professionnelle.

Références bibliographiques

ANTOINE Philippe, 1990, « Croissance urbaine et insertion des migrants dans les villes africaines », *Actes du colloque international sur « Des langues et des villes »*, organisé conjointement par le CERPL (Paris V) et le CLAD (Dakar), du 15 au 17 décembre 1990, à Dakar.

ATTIAS-DONFUT Claudine *et al.*, 2011, « Des destins contrastés. Entre réussites et déviances », *De l'Afrique à la France. D'une génération à l'autre*, dirigé par J. Barou, Paris, Armand Colin, p. 91-137.

BECKER Howard Saul, 1985, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, Métailié.

BIDART Claire, 2006, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, 120, p. 29-57.

BOYER Florence et LANOUE Eric, 2009, « De retour de Côte d'Ivoire. Migrants burkinabè à Ouagadougou », *OUAGA 2009. Peuplement de Ouagadougou et développement urbain. Rapport provisoire*, dirigé par F. Boyer et D. Delaunay, IRD, Ouagadougou, p. 75-101.

BOYER Florence, 2016, « De l'ambivalence des retours des Burkinabè de Côte d'Ivoire à Ouagadougou : une approche

générationnelle », *Repenser les mobilités burkinabè*, dirigé par S. Bredeloup et M. Zongo, Paris, L'Harmattan, p. 121-143.

BOZON Michel et VILLENEUVE-GOKALP Catherine, 1994, « Les enjeux des relations entre générations à la fin de l'adolescence », *Population*, 6, p. 1527-1555.

DE GAULEJAC Vincent, 2009, *Qui est « je » ? Sociologie clinique du sujet*, Paris, Seuil.

DE LATOUR Eliane, 2001, « Du ghetto au voyage clandestin: la métaphore héroïque », *Autrepart*, 19, p. 155-176.

DE LATOUR Eliane, 2003, « Héros du retour », *Critique internationale*, 19, p. 171-189.

DE VILLANOVA Roselyne, 2007, « Quêtes identitaires et réancrage territorial: quelles perspectives? », *L'Homme et la société*, 165-166 (3), p. 133-139.

HELARDOT Valentine, 2006, « Parcours professionnels et histoires de santé: une analyse sous l'angle des bifurcations », *Cahiers internationaux de sociologie*, 120 (1), p. 59-83.

GRABER Myriam, 2013, *L'épreuve cachée: le cas d'étudiants d'Afrique subsaharienne en situation de migration et en formation de soins infirmiers en Haute École Spécialisée*, Thèse de doctorat, Université de Genève, FPSE 541.

GUERIN-PACE France, 2006, « Lieux habités, lieux investis : le lien au territoire, une composante identitaire ? », *Economie et statistique*, 393 (1), p. 101-114.

HAMEL Sylvie *et al.*, 1998, *Jeunesse et gangs de la rue. Phase II: résultats de la recherche-terrain et proposition d'un plan stratégique quinquennal*, Montréal, Institut de recherche pour le développement social des jeunes.

JELLAB Aziz, 2013, « Cohérences et tensions dans la socialisation universitaire des étudiants : les enseignements d'une recherche qualitative », *L'Homme et la société*, 187-188 (1), p. 227-250.

MAXSON Cheryl Lee *et al.*, 1998, « Vulnerability to street gang membership: Implications for practice », *Social*

Service Review, 72 (1), p. 70-91.

MAZZOCCHETTI Jacinthe, 2009, *Être étudiant à Ouagadougou. Itinérances, imaginaire et précarité*, Paris, Karthala.

MAZZOCCHETTI Jacinthe, 2014, « Quand tes parents ne sont pas ici, c'est très dur. Récits, imaginaires et dynamiques de (ré) inscription d'étudiants "diaspos" au Burkina Faso », *La migration prise aux mots. Mise en récits et en images des migrations transafricaines*, dirigé par C. Canut et C. Mazauric, Paris, Le Cavalier bleu, p. 145-160.

POGOROWA Jérémie, 2020, *Retours à Ouagadougou des étudiants burkinabè de Côte d'Ivoire : projet migratoire et stratégies d'inscription sociale*, Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.

SEGAUD Marion, 2012, *Anthropologie de l'espace. Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris, Armand Colin.

STREIFF-FÉNART Joselyne et POUTIGNAT Philippe, 2000, « Réseaux et trajectoires d'étudiants africains », *International Review of Sociology*, 10 (3), p. 385-404.

ZONGO Mahamadou, 2010, « Migration, diaspora et développement », *Les enjeux autour de la diaspora burkinabè. Burkinabè à l'étranger, étrangers au Burkina Faso*, dirigé par M. Zongo, Paris, L'Harmattan, p. 15-43.